

Résolvera-t-on l'énigme de la formation du FUTUR ? Réanalyse et origine possible des variantes non-normées de la morphologie du FUTUR

Christian SURCOUF

École de Français Langue Étrangère, Faculté des lettres, Université de Lausanne

La plupart des linguistes s'accordent sur l'origine de la formation du FUTUR : INFINITIF + *avoir* au PRÉSENT, soit *cantare habeo*. Si cette formation historique subsiste à priori dans certains FUTURS (/pʁãdʁ.a/, /uvʁiʁ.a/, etc.), un locuteur entendant pour la première fois /ilzip/ (*il zippe*) ajouterait /ʁa/ à ce Présent pour construire le FUTUR /ilzip.ʁa/. Existente par ailleurs des FUTURS à formation ambiguë : /finiʁ.a/-/fini.ʁa/, /liʁ.a/-/li.ʁa/, etc. En somme, la construction du FUTUR s'avère complexe. Dans cet article, on portera un regard critique sur les deux grands types de description du FUTUR de la littérature linguistique, en replaçant le sujet parlant au centre de la réflexion (cf. SAUSSURE (DE) 1916/1994, 251-252) et en préconisant des analyses « naïves ». L'examen exhaustif des 6500 verbes de la version numérique du *Petit Robert* (2013)¹ nous permettra de répertorier les quatorze types de constructions contemporaines du FUTUR, parmi lesquelles figurent les formations ambiguës susceptibles d'être réanalysées, et de mener, par analogie, à des variantes non-normées telles que /ekʁivʁa/, /kɔʁeʁa/, /ʁezɔlvʁa/, etc.

1. Introduction

Lorsqu'un locuteur entend pour la première fois /zip/ (*il zippe le fichier*), s'il désire construire le FUTUR², il ajoutera spontanément /ʁa/ au PRÉSENT pour obtenir /zip.ʁa/. Si une telle forme n'existait pas auparavant dans la conscience du locuteur, alors il est impératif de postuler la mise en œuvre d'une règle, qu'on pourrait par exemple formuler ainsi : FUTUR3=PRÉSENT+/ʁa/. Le linguiste peut alors se poser au moins quatre questions à ce propos : 1) Une telle règle – résultant d'une description linguistique – existe-t-elle

¹ La répartition des formes du PRÉSENT et du FUTUR des 6500 verbes du *Petit Robert* (2013) a été effectuée manuellement dans un tableur Excel, en croisant les classements proposés par POURADIER DUTEIL (1997) et SÉGUIN (1986). Les pourcentages sont indiqués à une décimale dans les tableaux, ailleurs, par commodité, ils peuvent être arrondis.

² La flexion /ʁa/ (ou /a/) représentera les trois flexions /ʁe/ (ou /ʁe/), /ʁa/, /ʁɔ/. Le découpage morphologique est signalé par un point : /li.ʁa/. Les phénomènes phonotactiques – par exemple /ãtʁɔʁa/ – ne seront pas évoqués ici. Les tiroirs verbaux sont indiqués en petites majuscules. Les personnes suivent l'ordre : 1, pour *je*, 2, pour *tu*, etc.

effectivement, et sous cette forme, chez le sujet parlant ? 2) Comment est-elle mémorisée et mise en relation avec les verbes qu'elle concerne ? 3) À combien de verbes du français est-elle applicable ? 4) Est-il impératif que des règles de formation de ce type existent pour *tous* les verbes du français ? La première interrogation renvoie en partie à une problématique épistémologique entièrement ignorée par certains courants linguistiques, comme le rappellent CORRIGAN & LIMA (1994, xv) : « Proponents of linguistic rules do not necessarily view them as psychologically real »³ (cf. infra). En dehors de cette dimension épistémologique, ces interrogations ont donné lieu à de nombreuses controverses sur le statut de la règle par rapport aux formes. Nous n'entrerons pas ici dans ce débat⁴, mais postulerons l'existence de règles de formation, susceptibles, entre autres, de conduire certains locuteurs à produire des formes non-normées du FUTUR comme celles relevées par BAUCHE (1920, 135s), FREI (1929/2011, 213), BLANCHE-BENVENISTE (2000, 145), KILANI-SCHOCH & DRESSLER (2005, 190s) : *buvra, connaîtrai, couserai, écriverai, éteignera, joignera, offrera, ouvrera, souffrera*, etc. Dans cet article, nous essaierons d'expliquer l'origine de telles formes, en convoquant les notions de réanalyse et d'analogie.

2. La formation du FUTUR

2.1. Bref aperçu historique

La plupart des linguistes s'accordent sur l'origine de la formation du FUTUR (cf. BENVENISTE 1974, 131s ; BOURCIEZ 1923, 262-263 ; BRUNOT & BRUNEAU 1933, 469s ; FLEISCHMAN 1982, 52s ; FOUCHÉ 1967, 388s ; HOPPER & TRAUGOTT 2003, 52s) : un INFINITIF suivi de l'auxiliaire *avoir* au PRÉSENT du type *cantare habeo*. Toutefois, comme le remarquent BRUNOT (1922, 463) et PICOCHÉ & MARCHELLO-NIZIA (1989, 257), au cours de l'histoire, deux phénomènes ont concouru à altérer l'analyse des FUTURS des verbes en *-er* : 1) la perte

³ CHOMSKY (1969, 25) est à l'origine de tout un positionnement épistémologique, caractéristique du courant générativiste : « As a long-range task for general linguistics, we might set the problem of developing an account of this innate linguistic theory that provides the basis for language learning. (Note that we are again using the term "theory" [...] with a systematic ambiguity, to refer both to the child's innate predisposition to learn a language of a certain type and to the linguist's account of this) ».

⁴ Schématiquement, la controverse porte sur la question de savoir si les formes globales sont mémorisées et listées telles quelles, ou font au contraire l'objet d'une décomposition systématique, impliquant la mise en œuvre de règles, ou encore un panachage de ces deux mécanismes (cf. BAAYEN 2007 ; BYBEE 1995 ; 2003, 19s ; voir les notions de « morphologies dynamique et statique » chez KILANI-SCHOCH & DRESSLER 2005, 118s ; PINKER 1999).

du /r/ final dans l'INFINITIF – /ʃäter/ devient /ʃâte/ –, et 2) l'amuïssement de /e/ en /ə/ dans le FUTUR, transformant ainsi /ʃäterə/ en /ʃät(ə)ra/⁵. Dès lors « dans la première conjugaison, c'est-à-dire dans 990 verbes sur mille [...] le futur paraît fait du présent, auquel on a ajouté *rai* » (BRUNOT 1922, 463) (cf. également FREI 1929/2011, 212-213). Qu'en est-il cependant du reste des verbes à l'heure actuelle ? Examinons quelques-unes des descriptions proposées par les linguistes.

2.2. Les descriptions linguistiques de la formation du FUTUR en synchronie

Le FUTUR soulève manifestement des difficultés chez les linguistes. PINCHON & COUTÉ (1981, 80) y voient « le temps le plus complexe du français », TOURATIER (1996, 38) le considère comme « délicat à analyser ». Schématiquement, si l'on exclut les formes supplétives (/vɛʁə/, /soʁə/, etc.), la formation du FUTUR donne lieu à deux grands types de description⁶ :

- a) Le FUTUR se construit sur le PRÉSENT (cf. BLANCHE-BENVENISTE 2010, 66-69 ; LE GOFFIC 1997, 10 ; VANDEN EYNDE & BLANCHE-BENVENISTE 1970, 244)
- b) Le FUTUR se construit sur le PRÉSENT ou l'INFINITIF (cf. CSÉCSY 1968, 94s ; KILANISCHOCH & DRESSLER 2005, 143 ; PINCHON & COUTÉ 1981, 78s ; RIEGEL, PELLAT & RIOUL 2009, 444)

Par ailleurs – fait important –, toutes les descriptions citées ici proposent la flexion /ʁə/ de manière plus ou moins explicite⁷.

⁵ Dans sa description phonétique, ZINK (1986/2006, 178) fait remonter au VII^e siècle la forme /tʃantərəs/, qui ne pouvait déjà plus autoriser une composition sur l'INFINITIF /tʃanter/, bien avant l'amuïssement du /r/ final de l'INFINITIF, qu'on le considère comme survenu au XIV^e (LABORDERIE 1994, 64), au XV-XVI^e (ZINK 1986/2006, 79) ou au XVII^e (PICOCHÉ & MARCHELLO-NIZIA 1989, 257). Que le FUTUR d'un certain nombre de verbes ait pu très tôt se laisser réanalyser (cf. 3.1) sur le PRÉSENT paraît probable. Par ailleurs, l'amuïssement « temporaire » du /r/ des INFINITIFS en /ir/ (-ir), rétabli au XVII^e (ZINK 1986/2006, 79), est lui aussi susceptible d'avoir interféré.

⁶ Ce partage n'est pas nouveau (cf. FENNELL 1975, 6). BONAMI & BOYÉ (2003) proposent une troisième approche, basée sur l'hypothèse de thèmes supplétifs organisés selon un « arbre de dépendance ». Au terme de leur démonstration, les auteurs (2003, 126) en viennent ainsi à soutenir que « globalement, l'hypothèse d'une conjugaison du français basée sur des classes flexionnelles ne reçoit guère de soutien positif ».

⁷ Même si CSÉCSY (1968, 99) opte pour une double formation, sa volonté de rapporter le FUTUR au PRÉSENT la conduit à postuler que pour /vodʁə/, /pʁɑ̃dʁə/, etc., la « consonne /d/ faisant corps avec le suffixe, on pourrait dire que, pour ces quelques verbes, la formule est : Singulier Présent (c'est-à-dire thème court) + /dre/, /dra/, /drô/ ».

Ces descriptions se heurtent cependant à des difficultés face à l'hétérogénéité morphologique du FUTUR. Exposons brièvement les solutions proposées. Après avoir admis « que la forme structurelle peut être une forme conjecturale dont [...] certains morphophonèmes n'ont jamais de représentation directe », VAN DEN EYNDE & BLANCHE-BENVENISTE (1970, 408) justifient par exemple la formation des FUTURS /mudʁa/ et /vudʁa/ sur la base des PRÉSENTS /mul/ et /vul/ de la manière suivante :

Nous introduirons par ex., à côté d'un °l, un °L pour expliquer la différence dans les alternances de la consonne finale du radical selon qu'il s'agit de : /vulð, vulwar, vudra/ ou de /mulð, mudr, mudra/. Au niveau structurel on propose pour °muL l'unité °L qui obéit à d'autres règles de représentation que l'unité °l de °vul. (VAN DEN EYNDE & BLANCHE-BENVENISTE 1970, 408)

Plus tard, BLANCHE-BENVENISTE (2010, 68) évoque les mêmes phénomènes en termes d'« accidents de jointure », résultant de « la rencontre entre un radical verbal et les morphèmes [ra] et [rɛ] ». Ainsi la formation du FUTUR de *paraitre*, *coudre* et *moudre* obéit-elle à la règle suivante :

Il arrive que les consonnes [s, z], ainsi que les finales [l, n, nj], so[nt] remplacées par l'occlusive correspondante [t, d] :

paraitre [parɛs+ra] > [parɛ-tra]

coudre [kuz+ra] > [ku-dra]

moudre [mul+ra] > [mu-dra]

(BLANCHE-BENVENISTE 2010, 69)

Remarquons en premier lieu que la complexité descriptive résulte ici du positionnement théorique. En effet, admettre une formation sur l'INFINITIF et la flexion /a/ donnerait immédiatement : /paʁɛtʁ.a/, /kudʁ.a/, etc. En second lieu, se pose la question du statut épistémologique de la règle, déjà évoquée plus haut (1, et note 3). Si d'un point de vue linguistique, de telles explications semblent aptes « à décrire une multitude de formes en partant d'un nombre restreint d'éléments et de règles de combinaison entre ces éléments, qui permettent de présenter ces formes comme "prédictibles" » (VAN DEN EYNDE & BLANCHE-BENVENISTE 1970, 406), ces formes étant *concrètement* produites par des sujets parlants, il paraît légitime de s'interroger sur le rapport qu'entretiendrait la règle proposée avec ces derniers. S'il s'avère impossible de trancher sur le statut exact de la règle, et de son hypothétique existence dans l'esprit des locuteurs (cf. les études psycholinguistiques mentionnées dans BAAYEN 2007), l'attitude épistémologique la plus sage dicterait davantage

de simplicité dans le dispositif descriptif, afin de le rendre plus proche de l'intuition et de l'« analyse subjective » du sujet parlant⁸.

Si pour sa part, LE GOFFIC (1997, 10) ne recourt pas à de telles règles, en optant lui aussi pour le PRÉSENT comme base de formation, il se voit contraint de postuler *le cas échéant* l'existence d'une « voyelle d'élargissement » : « le thème du futur [...] peut être le radical [...], souvent élargi par une voyelle : *il dorm i ra* [dɔrm i ra] » (cf. également MARTINET 1974, 105). En dehors de sa nécessité théorique dans l'approche choisie, quel statut aurait cette « voyelle d'élargissement » pour le sujet parlant ? Là encore, choisir l'INFINITIF comme base de formation évacue le problème (/dɔʁmiʁ.a/).

Le deuxième grand type d'approche théorique pose lui aussi /ʁa/ comme flexion, mais propose des formations alternant le PRÉSENT et l'INFINITIF. Ici, la difficulté consiste à offrir une solution susceptible d'expliquer la disparition de la gémination en /ʁʁ/ résultant de la rencontre d'une coda en /ʁ/ dans l'INFINITIF et de l'initiale /ʁ/ de la flexion /ʁa/.

PINCHON & COUTÉ (1981, 79) reconnaissent « la difficulté prov[enant] de la présence du phonème /r/ à la finale de l'infinitif », et posent que i) « le /r/ final joue alors le rôle de l'élément /r/ caractéristique du futur », tout en considérant que ii) « la base isolée par soustraction de la désinence et de -r- correspond à celle du présent 3 ». Soit synthétiquement dans l'exemple de *croire* :

i) INFINITIF + /ʁa/ → FUTUR (/kʁwaʁ/+ʁa/→/kʁwaʁa/, où /ʁʁ/ se transforme en /ʁ/⁹)

ii) FUTUR - /ʁa/ → PRÉSENT (/kʁwaʁa/-ʁa/→/kʁwa/)

En l'absence d'explication justifiant l'origine de la transformation de /ʁʁa/ en /ʁa/, un tel raisonnement paraît, selon i) et ii) aboutir à l'équation paradoxale : FUTUR=INFINITIF+/ʁa/=PRÉSENT+/ʁa/. KILANI-SCHOCH & DRESSLER (2005, 143) s'inspirent de MENN & MACWHINNEY (1984) et résolvent ce problème en proposant « une règle d'haplologie¹⁰ [...] s'appliqu[ant] [...] au /r/ de l'infinitif devant le /r/ du futur », permettant ainsi de concevoir /finiʁa/ comme la rencontre de /finiʁ/+ʁa/. Là encore, la difficulté provient de l'adoption de /ʁa/ comme seule flexion du FUTUR.

⁸ Sur l'importance du « sujet parlant », cf. BÉGUELIN (2010) ; SAUSSURE (DE) (1916/1994, 251-252).

⁹ La gémination existe pourtant en français dans le FUTUR /kuʁʁa/, /miʁʁa/ et les formes à thème du PRÉSENT à coda en /#ʁ/ (ou # figure une voyelle), /dyʁʁa/ (*durera*), /gaʁʁa/ (*garera*), etc.

¹⁰ Définie comme : « 'accidental' repetition of phoneme strings across morphs » (MENN & MACWHINNEY 1984, 519).

2.3. Synthèse des enjeux épistémologiques et proposition alternative

Comme le montre ce bref aperçu, la description du FUTUR ne donne lieu à aucun consensus (cf. le tableau de synthèse de PARADIS & EL FENNE 1995, 197), et les règles proposées ne suscitent guère de questionnement épistémologique. Leur degré de complexité semble en partie résulter du point de vue théorique adopté, indépendamment de l'objet lui-même¹¹.

Si sur les 6500 verbes du *Petit Robert* (2013), le choix du PRÉSENT comme base de formation couvre de manière univoque 90% des verbes (/lav.ʁa/, /kuʁ.ʁa/, etc., cf. infra, tableau 3), il impose en revanche des explications complexes pour 103 verbes (1,6%) (/ʉvʁika/, /pʁaktika/, /pʁãdʁa/, etc., cf. infra, tableau 4). Quant à l'alternative prenant le PRÉSENT et l'INFINITIF comme bases de formation, elle gagnerait immédiatement en simplicité si elle admettait /a/ comme flexion. Mentionnons à cet effet la conclusion de PARADIS & EL FENNE (1995, 200) : « when they were given the non-verb *vanitre [vanitr] and its 3sg. and 3pl. Present [...] [vani/vanis], subjects could produce without any difficulty the whole conjugation, [...], the 1-3pl. Future [vani-tr-õ] ». Il semble ici difficile d'admettre une formation autre que sur l'INFINITIF /vanitʁ/. En définitive, en l'absence de véritable discussion épistémologique claire justifiant le choix des auteurs dans leur description de la formation du FUTUR, on peut s'interroger sur leur réticence apparente à opter pour la coexistence de deux flexions /a/ et /ʁa/, respectivement complémentaires de l'INFINITIF et du PRÉSENT.

Pourquoi la description devrait-elle impérativement s'articuler sur l'existence d'une flexion en /ʁa/ unique, alors que originellement, elle était en /a/ (ajoutée à l'INFINITIF), et que le basculement de la formation vers le PRÉSENT n'aurait concerné que les verbes en *-er*, pour des raisons phonétiques (cf. supra 2.1) ? Ne peut-on pas envisager un scénario proche de la figure 1, où, au stade actuel (en pointillés), la morphologie du FUTUR fonctionnerait encore selon deux systèmes, susceptibles de mettre en œuvre deux flexions ?

¹¹ Rappelant l'avertissement de SAUSSURE (1916/1994, 22) : « Bien loin que l'objet précède le point de vue, [...] c'est le point de vue qui crée l'objet ».

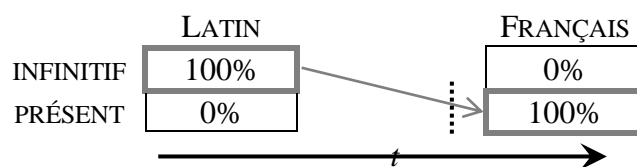


Figure 1 – Évolution de la formation du FUTUR des verbes non-supplétifs

En effet, si l'on admet que toute langue évolue (« change=innovation+propagation » CROFT 2000, 185), alors, à moins de postuler un basculement *immédiat* i) se répercutant sur *tous* les verbes, et ii) adopté par *tous* les locuteurs de la communauté linguistique, on voit mal pourquoi deux systèmes flexionnels ne pourraient pas coexister. En somme, « the change cannot be said to have been completed until every last relic form is gone » (CROFT 2000, 185). À titre d'illustration, on constate par exemple que la morphologie du PRÉSENT comporte encore les trois formes archaïsantes *êtes*, *faites*, *dites*¹². En dehors de la dimension diachronique et de ses traces inévitables en synchronie, quelles autres raisons pourraient nous conduire à envisager comme possible la coexistence d'un double fonctionnement ?

Un examen superficiel du FUTUR pourrait laisser penser qu'une flexion unique s'avère plus appropriée, et plus simple qu'un double système. Toutefois, si l'on compare le nombre de verbes concernés par des règles complexes et la mémorisation de six flexions au lieu de trois, il est clair que la double flexion comme « obstacle cognitif » potentiel n'est pas un argument recevable. Dans leur approche alternative (cf. note 6), pour éviter « la postulation de classes flexionnelles au statut peu clair » (BONAMI & BOYÉ 2003, 125), les deux auteurs posent l'existence de thèmes supplétifs, tels que /sãti/, /uvvi/, etc. permettant ainsi la conservation d'une flexion /ɤa/ stable, quel que soit le verbe. Cependant, un rapide calcul montre que cette option contraindrait le sujet parlant à mémoriser plus de 70 thèmes verbaux nouveaux (/uvvi/, /pɤãd/, etc.), alors que l'INFINITIF (/uvviɤ/, /pɤãdɤ/, etc.) de ces verbes est déjà disponible dans le lexique des locuteurs, et les autorise par simple concaténation, selon le même principe que pour /lav.õ/, /lav.e/ du PRÉSENT, à former le FUTUR. Par ailleurs, en dehors de considérations théoriques, en quoi la mémorisation de plus de 70 formes supplétives nouvelles serait-elle plus aisée que l'adoption d'un ensemble de trois flexions (/a/, /e/, /õ/) s'offrant d'autant plus naturellement pour construire le FUTUR /uvviɤ.a/, /pɤãdɤ.a/, etc. que l'alternance des

¹² Cf. la notion de « layering » de HOPPER & TRAUGOTT (2003, 124s). De telles strates coexistent en synchronie par exemple dans le fonctionnement de la négation : « Je *ne* sais si elle vient », « Je *ne* sais *pas* si elle vient », « Je sais *pas* si elle vient ».

personnes /uvkɪʁ.a/, /uvkɪʁ.e/, /uvkɪʁ.ð/ met en évidence une base commune /uvkɪʁ/, identique à l'INFINITIF¹³ (cf. les « réseaux associatifs » chez BYBEE 1995).

Dès lors, il paraît préférable d'opter pour un principe de parcimonie épistémologique (le « rasoir d'Occam ») en écartant les postulats convoqués uniquement à des fins d'homogénéité théorique, sans que l'on puisse se prononcer sur leur validité cognitive chez les sujets parlants (cf. note 4). En somme, on défendra ici le principe d'une analyse, qu'on pourrait qualifier d'intuitive ou de naïve, dans la mesure où elle se base sur des formes *vivantes*¹⁴, identifiables par le sujet parlant¹⁵. Quelles seraient alors les analyses possibles du FUTUR, si l'on admet une formation sur le PR(ÉSENT) et l'INF(INITIF) (0 : impossible, 1 : possible) ?

	PR	INF	ANALYSE	EXEMPLE
(1)	1	0	univoque	/lav.ʁa/
(2)	0	1	univoque	/kudʁ.a/
(3)	0	0	impossible	/vudʁa/
(4)	1	1	ambigüe	/li.ʁa/ ou /liʁ.a/

Les configurations (1) et (2) sont univoques :

[1] /lavʁa/ est univoquement analysable en /lav.ʁa/, où /lav/ renvoie au thème du PRÉSENT

[2] De même, /kudʁa/ en /kudʁ.a/, où /kudʁ/ renvoie à l'INFINITIF¹⁶

Ces analyses sont univoques dans le sens où les flexions /ʁa/ et /a/ ne sont pas interchangeables :

[3] /lavʁa/ est inanalysable en /*lavʁ/, inexistant, +/a/

[4] /kudʁa/ est inanalysable en /*kud/, inexistant (dans ce sens), +/ʁa/

¹³ BOYÉ & BONAMI (2003, 123) évoquent d'ailleurs ce principe : « seule la partie fixe résulte de la fonction de flexion, la partie variable fai[t] partie du thème ».

¹⁴ Dans son approche de l'analogie, SAUSSURE (1916/1994, 232) parle d'« unités vivantes, ressenties par les sujets parlants à un moment donné », il cite ainsi (1916/1994, 234) : « En français moderne *somnolent* est analysé *somnol-ent*, comme si c'était un participe présent ; la preuve, c'est qu'il existe un verbe *somnoler*. Mais en latin on coupait *somno-lentus*, comme *succu-lentus*, etc., plus anciennement encore *somn-olentus* ("qui sent le sommeil"), de *olēre*, comme *vīn-olen-tus* ("qui sent le vin") ».

¹⁵ On rejoint ici PÉTROFF (2004, 237) – inspiré par SAUSSURE – « pour être au plus près de la réalité, le point de vue du linguiste doit épouser celui des sujets parlants, sous peine de créer des chimères ».

¹⁶ La prise en compte de toutes les flexions /ʁa/, /ʁe/, /ʁð/ complexifie quelque peu le raisonnement en segmentant les flexions en /ʁ.a/, /ʁ.e/, /ʁ.ð/. Toutefois la question du rattachement de ce /ʁ/ reste la même. Les analyses /lav.ʁ.a/, /lav.ʁ.e/, /lav.ʁ.ð/ mettent aussi /lav/, thème du PRÉSENT, en évidence.

Dans la configuration (3), /vudka/ sera considéré comme forme supplétive puisqu'il est toujours inanalysable, quelle que soit la flexion :

[5] /vudka/ est inanalysable en /*vud/, inexistant, +/ka/, et inanalysable en /*vudʁ/, inexistant, +/a/

Enfin, dans la configuration (4), /lika/ peut donner lieu à deux analyses concurrentes, susceptibles de déboucher sur une réanalyse :

[6] /lika/, analysable en /li/, thème du PR1-3, +/ka/, ou en /liʁ/, INFINITIF, +/a/

En somme, en dehors des verbes *être*, *avoir*, *aller*, *faire* et *dire*, sachant que le PRÉSENT peut comporter *trois* thèmes différents (par exemple /dwa/, /dəv/, /dwaʁ/ pour *devoir*) et un INFINITIF (/dəvwaʁ/), on a *quatre* bases de formation possibles, soit arithmétiquement 16 (2⁴) possibilités théoriques de construction du FUTUR. En fait, il n'existe que quatorze configurations, dont nous allons examiner la répartition quantitative (cf. note 1), notamment pour mieux percevoir la place occupée par les constructions susceptibles d'être réanalysées.

2.4. La répartition des thèmes du PRÉSENT

Examinons tout d'abord les six répartitions possibles des thèmes du PRÉSENT, puisque le FUTUR peut être construit sur l'un de ses thèmes :

	I LAVÉR	II VOIR	III MOURIR	IV LIRE	V VALOIR	VI BOIRE
1-3		vwa	mœʁ	li	vo	bwa
4,5	lav	vwa.j	muʁ	li.z	val	byv
6		vwa	mœʁ			bwav

Tableau 1 – Les six patrons de répartition des thèmes du PRÉSENT (hors-supplétion)

Si la répartition entre les configurations II et III d'une part et IV et V de l'autre sont identiques, la relation entre les thèmes s'avère différente. En II et IV, on peut identifier un thème long dont la consonne finale peut être soustraite pour obtenir le thème court¹⁷. Tel n'est pas le cas pour III et V. Ces six configurations de formation du PRÉSENT apparaissent dans la 2^e colonne du tableau 2 des types de formation du FUTUR, que nous abordons maintenant.

2.5. La répartition des types de formation des FUTURS des verbes du *Petit Robert*

Hors supplétion (/iva/, /ova/, etc.), on obtient les 14 configurations du tableau 2. Les cases colorées indiquent la base servant à la formation du FUTUR. Par exemple, en 1, les verbes à

¹⁷ Pour II, on pourrait à l'instar de TOURATIER (1996, 19) y voir un phénomène purement phonologique.

l'INFINITIF en *-er* et quelques-uns en *-ir* (*-courir*) se construisent sur le PR1-6 (configuration I du tableau 1) ; les verbes regroupés sous la configuration 8 sont en revanche susceptibles d'une double analyse : soit sur le PR4-6 (configuration IV) (/vād.ʁa/), soit sur l'INFINITIF (/vādʁ.a/). Les analyses ambiguës – comme en 8 – sont signalées par les cases noircies dans les colonnes de gauche et de droite.

	PR	PR			INF	REMARQUES ¹⁸	EXEMPLES	N	%
		1-3	4-5	6					
1.	I					INF en /e/ & qlq. /iʁ/	lav ʁ a, k ʁ ʁ ʁ a	5541	86,4%
2.	I					INF en /yʁ/ & qlq. /iʁ/	k ʁ ʁ ʁ ʁ ʁ a, f ʁ ʁ ʁ a, v ʁ a	9	0,1%
3.	I					INF en /CCiʁ/, /jiʁ/	uv ʁ a, asaj ʁ a	13	0,2%
4.	II					INF en /waʁ/, /ɛʁ/	k ʁ wa ʁ a, apst ʁ ɛ ʁ a	17	0,3%
5.	II					PR en /ɛ/-/ə/, /wa.j/	l ɛ v ʁ a, netwa ʁ a	262	4,1%
6.	III					<i>mourir, -quérir</i>	m ʁ ʁ ʁ a, ak ɛ v ʁ a	6	0,1%
7.	IV					INF en /iʁ/, /ɛʁ/	f ʁ i ʁ a, li ʁ a, pl ɛ v ʁ a	374	5,8%
8.	IV					INF en /Cʁ/	v ʁ ād ʁ a, v ʁ iv ʁ a, bat ʁ a, t ʁ ɔ ʁ a	88	1,4%
9.	IV					<i>(re)pleuvoir</i>	pl ɛ v ʁ a	2	0,0%
10.	IV					INF en /iʁ/, /VCʁ/	s ʁ āt ʁ a, kud ʁ a, net ʁ a	45	0,7%
11.	V					INF en <i>-soudre, -indre</i>	ʁ ɛ zud ʁ a, p ɛ d ʁ a	33	0,5%
12.	VI					<i>boire</i>	bwa ʁ a	1	0,0%
13.	VI					<i>-prendre</i>	p ʁ ād ʁ a	12	0,2%
14.	VI					<i>-avoir, -ouvoir</i>	d ə v ʁ a, em u v ʁ a	11	0,2%
TOTAL								6414	100%

Tableau 2 : Les quatorze configurations de la formation du FUTUR (hors-supplétion)

Comme il apparaît clairement, la flexion /ʁa/ dans son usage exclusif avec le PRÉSENT est très majoritaire. Elle concerne en effet 90,8% des verbes.

	PR	PR			INF	FLEXION	EXEMPLES	N	%
		1-3	4-5	6					
1.	I					ʁ a	lav ʁ a	5541	86,4%
5.	II						m ɛ v ʁ a	262	4,1%
6.	III						m ʁ ʁ ʁ a	6	0,1%
9.	IV						pl ɛ v ʁ a	2	0,0%
14.	VI						d ə s ə v ʁ a	11	0,2%
TOTAL								5822	90,8%

Tableau 3 – Nombre de verbes du *Petit Robert* avec analyse exclusive sur le PRÉSENT + /ʁa/

L'analyse exclusive sur l'INFINITIF, avec /a/ comme flexion, ne concerne que 1,6% des verbes :

¹⁸ C et V, pour *consonne* et *voyelle*, qlq. pour *quelques*.

		PR			INF	FLEXION	EXEMPLES	N	%
		1-3	4-5	6					
3.	I				a	uvviva	13	0,2%	
10.	IV					sātiva	45	0,7%	
11.	V					vezudva	33	0,5%	
13.	VI					pkādvā	12	0,2%	
TOTAL							103	1,6%	

Tableau 4 – Nombre de verbes du *Petit Robert* avec analyse exclusive sur l’INFINITIF + /a/

Enfin, 7,6% des verbes sont susceptibles d’être analysés de deux manières différentes :

		PR			INF	FLEXIONS	EXEMPLES	N	%
		1-3	4-5	6					
2.	I				va ou a	ki.va ou kiv.a	9	0,1%	
4.	II					kva.va ou kvav.a	17	0,3%	
7.	IV					fini.va ou finiv.a	374	5,8%	
8.	IV					revd.va ou revdv.a	88	1,4%	
12.	VI					bwa.va ou bwav.a	1	0,0%	
TOTAL							489	7,6%	

Tableau 5 – Nombre de verbes du *Petit Robert* à analyse ambiguë, PRÉSENT +/va/ ou INFINITIF + /a/

Penchons-nous sur les verbes du tableau 5. On essaiera de montrer en quoi la coexistence de deux analyses concurrentes pourrait engendrer des réanalyses susceptibles d’entraîner la création de variantes non-normées comme /kōnes.va/, /ekviv.va/, etc.

3. Les analyses concurrentes et la réanalyse

Envisager comme possible que les verbes du tableau 5 puissent donner lieu à une *réanalyse* dépend de la définition de ce terme.

3.1. Définition de la réanalyse

On adoptera ici la proposition de LANGACKER (1977, 58) qui la définit comme :

change in the structure of an expression or class of expressions that does not involve any immediate or intrinsic modification of its surface manifestation

où :

the surface level can be viewed as the phonemic level of representation, together with indications of word boundaries, but with no indication of constituent structure or boundaries smaller than word boundaries (LANGACKER 1977, 61)

Parmi les deux types de réanalyse répertoriés par LANGACKER (1977, 64), on retiendra la *resegmentation*, et plus particulièrement le *déplacement* des frontières morphologiques (« boundary shift »), dont il propose la schématisation suivante :

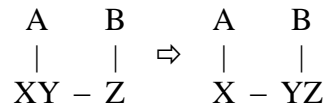


Figure 2 – Le déplacement de frontières morphologiques selon LANGACKER (1977, 118)

Un phénomène de cet ordre serait à l'œuvre dans le passage de /ekvi̯k.a/ à /ekvi̯.ka/, où la forme de surface /ekvi̯ka/ reste intacte, en dépit d'un déplacement de frontière morphologique, qui, établirait en l'occurrence le PRÉSENT comme base de formation au lieu de l'INFINITIF. Si l'absence de preuve n'est pas la preuve d'une absence, se pose malgré tout la question de savoir *comment* vérifier une telle hypothèse sachant que par définition la forme de surface reste inchangée (LANGACKER 1977, 92). Comme le remarquent HOPPER & TRAUGOTT (2003, 50) : « the reanalysis itself is covert until some recognizable modification in the forms reveals it ». Essayons donc de découvrir les modifications susceptibles de révéler ce changement sous-jacent.

3.2. Les manifestations de la réanalyse dans la formation du FUTUR

Selon nos données, 91% des verbes (5822) du *Petit Robert* construisent leur FUTUR de manière *univoque* sur le PRÉSENT (tableau 3), conférant à /ka/ le rôle de flexion par excellence. Cette construction est d'autant plus simple et stable que 95% (5541) de ces verbes sont à thème *unique* /lav/, /pas/, /ku̯/, etc., conduisant *systématiquement* à des formations X+/ka/ : /lav.ka/, /pas.ka/, etc. En revanche, parmi les 489 verbes du tableau 5 donnant lieu à des analyses concurrentes, 480 comportent *deux* (/li/, /liz/) ou *trois* (/bwa/, /byv/, /bwav/) thèmes au PRÉSENT. Surgit alors le problème du choix du thème pour la construction du FUTUR. Ainsi, pour *écrire*, le PRÉSENT offrira deux possibilités /ekvi̯/ et /ekvi̯v/ (contre une seule avec l'INFINITIF). Un choix « erroné » peut ainsi conduire à la variante non-normée /ekvi̯v̯.e/, dont la transcription orthographique « écriverai » est effectivement répertoriée par FREI (1929/2011, 213). De telles variantes révéleraient la resegmentation possible de formes /X.a/, sur la base de l'INFINITIF, représentant la continuité de la formation historique du FUTUR (et constituant la seule analyse naïve possible pour 103 verbes du français /sãti̯k.a/, /uv̯ki̯k.a/, etc. tableau 4), en /Y.ka/, sur la base du PRÉSENT. Synthétisons les types d'observations dans les cas supposés de réanalyses :

	BASE DE FORMATION	CHOIX	VARIANTES « DÉVIANTES »	EXEMPLES	RÉANALYSE OBSERVABLE ?
1)	PRÉSENT à 1 thème	1	0	/kõkly.ʁa/	non
2)	à 2 thèmes	2	1	/ekʁi.ʁa/	non
3)				/ekʁiv.ʁa/	oui
4)	à 3 thèmes	3	2	/bwa.ʁa/	non
5)				/byv.ʁa/	oui
6)				/bwav.ʁa/	oui

Tableau 6 – L’observabilité des cas de réanalyse

Il est impossible de trancher sur la présence ou non d’une réanalyse en 1), 2), et 4) puisque la formation INFINITIF+/a/ est la même que PRÉSENT+/ʁa/ : /kõklyʁa/, /ekʁiʁa/ et /bwaʁa/. En revanche, les variantes 3), 5) et 6) (mentionnées par LE GOFFIC 1997, 47) révéleraient les effets d’une réanalyse possible, et le passage chez le locuteur d’une construction INFINITIF+/a/ à PRÉSENT+/ʁa/¹⁹. Comme le remarque DE SMET (2009, 1729), pour qu’un tel passage puisse s’effectuer, il faut que le locuteur soit en mesure de percevoir une forme d’ambiguïté, et « no ambiguity can arise unless both relevant interpretations are somehow already licensed by the grammar » (DE SMET à paraître). Ces conditions sont réunies puisqu’il existe une centaine de verbes dont le FUTUR se construit exclusivement sur la base de l’INFINITIF (/pʁãdʁ.a/, /uvʁik.a/, etc.) et près de 6000 exclusivement sur celle du PRÉSENT (/lav.ʁa/). Deux questions se posent alors : 1) quelles répercussions cette réanalyse aurait-elle sur le statut du patron PRÉSENT+/ʁa/ ? 2) comment justifier l’allure de ces variantes ?

Répondons d’abord à 1). On l’a vu, le patron PRÉSENT+/ʁa/ concerne 5822 verbes (90,8%) du corpus du *Petit Robert*. En cas de réanalyse – même inobservable (cas 2 et 4 du tableau 6) –, s’y ajouteraient les 489 verbes à analyses concurrentes (7,6%, cf. tableau 5). S’appliquant alors à 98,4% des verbes, ce patron en viendrait naturellement à exercer encore davantage de pression analogique sur les autres verbes.

Répondons à la question 2) sur l’allure de ces formes. Sur les 489 verbes du tableau 5, dont le FUTUR est susceptible d’être réanalysé, on ne retiendra que les configurations 7 et 8, qui, représentent à elles seules 94,5% du total (462). Remarquons que parmi les 200 verbes les plus fréquents (GOUGENHEIM, MICHÉA, RIVENC & SAUVAGEOT 1964) – colonne de droite en gris du tableau 7 –, les proportions (11 et 15 verbes) sont presque équivalentes. Si l’on admet

¹⁹ On pourrait aussi supposer une construction /bwa.ʁa/, déjà basée sur un thème du PRÉSENT, débouchant sur /byv.ʁa/ ou /bwav.ʁa/, c’est-à-dire un autre thème du PRÉSENT. La question serait alors de déterminer la raison de ce glissement. En l’absence d’information sur le locuteur et le contexte d’emploi de ces variantes, il est difficile de formuler des hypothèses.

qu'à la suite de la réanalyse, le patron PRÉSENT+/*ва*/ opère par défaut, se pose la question du choix du thème, tous ces verbes en possédant deux, avec une construction sur le singulier pour la configuration 7, sur le pluriel pour 8.

7.	IV	PR			INF	FLEXIONS	EXEMPLES	N ₆₄₁₄	N ₂₀₀
		1-3	4-5	6					
						<i>ва</i> (ou <i>a</i>)	<i>екві.ва</i> (ou <i>еквік.а</i>)	374	11
8.	IV						<i>бат.ва</i> (ou <i>батк.а</i>)	88	15
TOTAL								462	26

Tableau 7 – Les deux configurations majoritaires des verbes au FUTUR réanalysable

Soit i) 7 influence 8, et le thème du singulier s'impose pour l'analogie, soit ii) l'inverse. Illustrons ces deux possibilités à l'aide des verbes *écrire* et *battre*. Une construction analogique²⁰ de 8 sur le modèle de 7 aboutirait à la variante /*вака*/ :

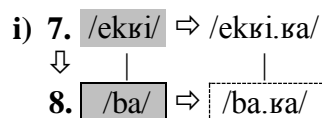


Figure 3 – L'influence analogique du modèle PR1-3+/*ва*/ sur PR4-6+/*ва*/

Le modèle analogique inverse donnerait /*еквінва*/ :

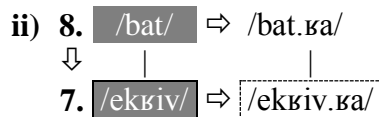


Figure 4 – L'influence analogique du modèle PR4-6+/*ва*/ sur PR1-3+/*ва*/

Pourquoi ii) paraît-il plus probable ? Plusieurs raisons sont envisageables :

- La valeur informationnelle du thème long est supérieure, et préférable pour l'auditeur
- L'ajout d'une flexion à un thème à coda consonantique reprend le fonctionnement du PRÉSENT (/*еквін.е*/), de l'IMPARFAIT (/*еквін.ε*/) et du SUBJONCTIF (/*еквін.је*/)²¹
- 92% (5116) des verbes à thème unique au PRÉSENT (5563) ont une coda consonantique /*poz*/, /*lav*/, /*ʃāt*/, etc. (contre 8% (447) avec V : /*zu*/, /*ty*/, /*pli*/, /*kve*/, etc.)

²⁰ On entend *analogie* dans le sens par exemple de CAMPBELL (1999, 90) : « Proportional analogical changes are those which can be represented in an equation of the form, $a : b = c : x$, where one solves for 'x' - *a* is to *b* as *c* is to what ? ($x = \text{'what ?'}$) ». Sous sa forme mathématique, cette formulation classique occulte, entre autres (cf. BYBEE 2010, 58), ce que *a* est pour *c* et *b* pour *x*, soit la relation paradigmatique à l'origine de l'analogie (cf. HOPPER & TRAUGOTT 2003, 68-69). La case encadrée en trait plein représente le modèle, celle en trait pointillé la valeur *x* à trouver.

²¹ Ceci est d'autant plus important que pour les verbes à plusieurs thèmes, toute flexion ne peut s'ajouter qu'à un thème long, c'est-à-dire après une consonne.

d) Ce fort pourcentage conforte le schème de type : coda consonantique du thème+flexion
 /poz.e/, /lav.õ/, /liz.e/, /ekvɪv.je/, /*ekvɪv.ʁe/

e) Des influences extra-verbales sont possibles : /ekvɪven/, /ekvɪvajð/

L'« hégémonie » analogique du patron PR4-6+/ʁa/ peut aller jusqu'à s'étendre aux verbes à décomposition unique sur l'INFINITIF :

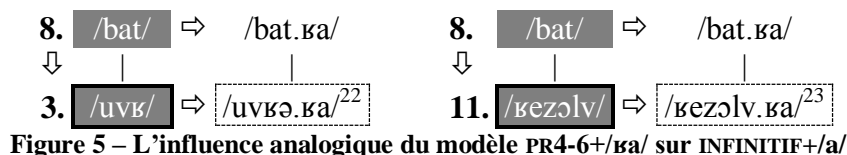


Figure 5 – L'influence analogique du modèle PR4-6+/ʁa/ sur INFINITIF+/a/

Si l'on admet que les variantes recensées par les linguistes fonctionnent au sein de tout le paradigme, les analogies proposées ici conduiraient à un nivèlement. Ainsi en considérant les six personnes canoniques, et les cinq tiroirs verbaux simples de l'oral (P(RÉSENT), I(MPARFAIT), S(UBJONCTIF), F(UTUR), C(ONDITIONNEL)), pour *écrire*, sur les 30 cases, on obtiendrait l'évolution suivante de la répartition et des « rendements », qui se traduirait par la disparition de /ekvɪv/ comme base de formation du FUTUR, et de la promotion de /ekvɪv/ de 50% à 90%.

²² FREI (1929/2011, 213).

²³ En France, le conseil supérieur de l'audiovisuel avertit dans sa lettre n°177 : « À l'oral, ce sont le futur et le conditionnel présent qui sont le plus fréquemment écorchés : "vous *metteriez*" pour "vous *mettriez*", "vous *résolverez*" au lieu de "vous *résoudrez*" ».

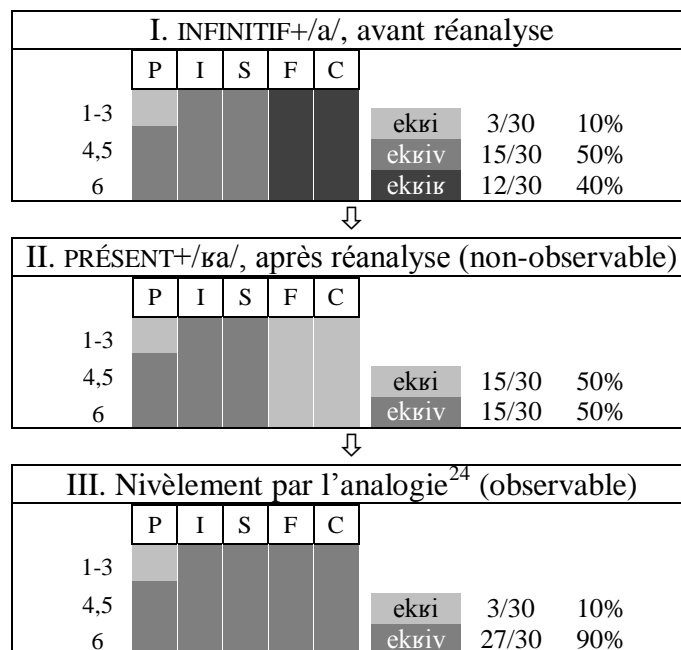


Figure 6 – L'évolution possible du paradigme d'écrire chez certains locuteurs

Bien entendu, en l'absence de données autour des variantes collectées par les linguistes, l'évolution proposée ci-dessus relève de la spéculation pure, et peut ne représenter le fonctionnement d'aucun locuteur. La présence de telles variantes sur la Toile nous informe qu'elles sont pratiquées et *orthographiées* par certains, sans qu'il soit possible de trancher sur la question délicate de leur systémicité (et de leur origine)²⁵. Toutefois comme le rappelle CROFT :

close analysis of both historical corpora and sociolinguistic field recordings reveals that random occurrences of an altered replicator²⁶ occurs, sometimes for a very long period of time, before the altered replicator acquires a social value and thus takes off, that is, starts to be propagated. (CROFT 2000, 185)

²⁴ « Analogical levelling reduces the number of allomorphs a form has ; it makes paradigms more uniform. In analogical levelling, forms which formerly underwent alternations no longer do so after the change » (CAMPBELL 1999, 92).

²⁵ Nous envisageons de mener une étude psycholinguistique basée sur les temps de réponse face à l'acceptabilité de ces formes « déviantes » à l'oral. Une telle expérimentation permettra probablement d'apporter quelques éclairages sur l'intuition des locuteurs francophones natifs face à ces formes.

²⁶ CROFT (2000, 242) définit *replication* ainsi : « the process by which an entity (the replicator) produces a copy that possesses a version of inherent structure of the original entity ».

4. Conclusion

‘Well, I don’t go all the way with the neuroscientists. OK, the mind is a machine, but a *virtual* machine. A system of systems.’

‘Perhaps it isn’t a system at all.’

‘Oh, but it is. Everything in the universe is. If you are a scientist you have to start from that assumption’.

LODGE David (2001), *Thinks*

Comme le rappelle le personnage du roman *Thinks* de LODGE, confronté à son objet, le scientifique n’a en définitive pas d’autre alternative que d’imaginer qu’il est face à un *système*, dont il essaiera de découvrir les régularités. Aussi incontournable soit-il, un tel positionnement épistémologique soulève de redoutables questions. Dans le cas de la formation du FUTUR, le fonctionnement systémique de la langue présupposé par les chercheurs semble les empêcher de concevoir en synchronie l’existence possible d’un double système de flexion. La raison essentielle pour nous de proposer – et non pas de défendre – cette coexistence éventuelle découle de la place centrale attribuée au sujet parlant. De ce point de vue, l’examen exhaustif des 6500 verbes du *Petit Robert* (2013) a permis d’identifier 14 configurations « naïves » (tableau 2), dont certaines, concernant environ 500 verbes, révèlent une ambivalence dans la composition du FUTUR (tableau 5), ambivalence susceptible de donner lieu à des réanalyses, menant d’un patron INFINITIF+/a/ à PRÉSENT+/ʁa/. Il est clair que la « mise en évidence » de telles réanalyses repose sur notre approche épistémologique et sur le postulat théorique qui en découle, censé refléter l’analyse « naïve » du sujet parlant. Si cette proposition s’avère tout aussi fragile que celles que nous avons critiquées, elle permet en revanche de jeter une lumière nouvelle sur le passage d’une formation historique basée sur l’INFINITIF à la construction actuelle, où le PRÉSENT occupe la place dominante²⁷.

Références

Petit Robert électronique (2013), CATACH, LAURENT (Ed), Paris, Robert.

BAAYEN, R. HARALD (2007), Storage and computation in the mental lexicon, in *The mental lexicon : core perspectives*, JAREMA, GONIA & LIBBEN, GARY (Eds), Amsterdam/London, Elsevier, 81-104.

BAUCHE, HENRI (1920), *Le langage populaire*, Paris, Payot, 288 p.

BÉGUELIN, MARIE-JOSÉ (2010), Le statut des identités diachroniques dans la théorie saussurienne: une critique anticipée du concept de grammaticalisation, in *Le projet de Saussure*, BRONCKART, JEAN-PAUL, *et al.* (Eds), Genève, Droz, 237-268.

BENVENISTE, ÉMILE (1974), *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard, 288 p.

²⁷ Voir également la conclusion de l’étude diachronique de FENNEL (1975, 155-162).

- BLANCHE-BENVENISTE, CLAIRE (2000), *Approches de la langue parlée en français*, Gap/Paris, Ophrys, 164 p.
- BLANCHE-BENVENISTE, CLAIRE (2010), *Le français. Usages de la langue parlée*, Leuven/Paris, Peeters, 241 p.
- BONAMI, OLIVIER & BOYÉ, GILLES (2003), Supplétion et classes flexionnelles, *Langages* 152, 102-126.
- BOURCIEZ, ÉDOUARD (1923), *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klincksieck, 722 p.
- BRUNOT, FERDINAND (1922), *La Pensée et la langue. Méthode, principes et plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français*, Paris, Masson, 954 p.
- BRUNOT, FERDINAND & BRUNEAU, CHARLES (1933), *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, Masson, 780 p.
- BYBEE, JOAN (1995), Regular morphology and the lexicon, *Language and Cognitive Processes* 10-5, 425-455.
- BYBEE, JOAN (2003), *Phonology and language use*, Cambridge, Cambridge University Press, 238 p.
- BYBEE, JOAN (2010), *Language, Usage and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press, 252 p.
- CAMPBELL, LYLE (1999), *Historical linguistics : an introduction*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 396 p.
- CHOMSKY, NOAM (1969), *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge, M.I.T. Press, 251 p.
- CORRIGAN, ROBERTA & LIMA, SUSAN D. (1994), Introduction, in *The Reality of linguistic rules*, LIMA, SUSAN D., et al. (Eds), Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, xiii-xxiii.
- CROFT, WILLIAM (2000), *Explaining language change: an evolutionary approach*, Harlow/New York, Longman, 287 p.
- CSÉCSY, MADELEINE (1968), *De la linguistique à la pédagogie. Le verbe français*, Paris, Hachette/Larousse, 128 p.
- DE SMET, HENDRIK (2009), Analysing reanalysis, *Lingua* 119-11, 1728-1755.
- DE SMET, HENDRIK (à paraître), Does innovation need reanalysis?, in *Usage-based approaches to language change*, COUSSÉ, EVIE & VON MENGDEN, FERDINAND (Eds), Amsterdam, John Benjamins, xx-xx.
- FENNELL, TREVOR G. (1975), *La morphologie du futur en moyen français*, Genève, Droz, 177 p.
- FLEISCHMAN, SUZANNE (1982), *The future in thought and language: diachronic evidence from Romance*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 218 p.
- FOUCHÉ, PIERRE (1967), *Le Verbe français. Étude morphologique*, Paris, Klincksieck, 449 p.
- FREI, HENRI (1929/2011), *La grammaire des fautes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 402 p.
- GOUGENHEIM, GEORGES ; MICHÉA, RENÉ ; RIVENC, PAUL & SAUVAGEOT, AURÉLIEN (1964), *L'élaboration du français fondamental : étude sur l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base*, Paris, Didier, 302 p.
- HOPPER, PAUL J. & TRAUGOTT, ELIZABETH CLOSS (2003), *Grammaticalization*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 276 p.
- KILANI-SCHOCH, MARIANNE & DRESSLER, WOLFGANG U. (2005), *Morphologie naturelle et flexion du verbe français*, Tübingen, Gunter Narr, 243 p.
- LABORDERIE, NOËLLE (1994), *Précis de phonétique historique*, Paris, Nathan, 128 p.

- LANGACKER, RONALD W. (1977), Syntactic Reanalysis, in *Mechanisms of Syntactic Change*, LI, CHARLES N. (Ed.) Austin/London, University of Texas Press, 57-139.
- LE GOFFIC, PIERRE (1997), *Les formes conjuguées du verbe français. Oral et écrit*, Gap/Paris, Ophrys, 133 p.
- MARTINET, ANDRÉ (1974), *Le français sans fard*, Paris, Presses universitaires de France, 219 p.
- MENN, LISE & MACWHINNEY, BRIAN (1984), The Repeated Morph Constraint: Toward an Explanation, *Language* 60-3, 519-541.
- PARADIS, CAROLE & EL FENNE, FATIMAZOHRA (1995), French verbal inflection revisited: Constraints, repairs and floating consonants, *Lingua* 95-1-3, 169-204.
- PÉTROFF, ANDRÉ (2004), *Saussure : la langue, l'ordre et le désordre*, Paris, L'Harmattan, 251 p.
- PICOCHÉ, JACQUELINE & MARCHELLO-NIZIA, CHRISTIANE (1989), *Histoire de la langue française*, Paris, Nathan, 398 p.
- PINCHON, JACQUELINE & COUTÉ, BERNARD (1981), *Le système verbal du français*, Paris, Nathan, 255 p.
- PINKER, STEVEN (1999), *Words and rules : the ingredients of language*, New York, Basic Books, 348 p.
- POURADIER DUTEIL, FRANÇOISE (1997), *Le verbe français en conjugaison orale*, Francfort/Main, Peter Lang, 204 p.
- RIEGEL, MARTIN ; PELLAT, JEAN-CHRISTOPHE & RIOUL, RENÉ (2009), *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France, 1107 p.
- SAUSSURE (DE), FERDINAND (1916/1994), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 520 p.
- SÉGUIN, HUBERT (1986), *Tous les verbes conjugués*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 210 p.
- TOURATIER, CHRISTIAN (1996), *Le système verbal français*, Paris, Armand Colin, 253 p.
- VAN DEN EYNDE, KAREL & BLANCHE-BENVENISTE, CLAIRE (1970), Essai d'analyse de la morphologie du verbe français, *Orbis* 19, 404-429.
- ZINK, GASTON (1986/2006), *Phonétique historique du français*, Paris, Presses universitaires de France, 254 p.